

QUINZIEME ANNEE

NOUVELLE SÉRIE

REVUE INDOCHINOISE



TOME XVIII

(Juillet-Décembre 1912)



2628

HANOI-HAIPHONG

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1912

H 0 22

253

REVUE INDOCHINOISE

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le tome XVIII de la nouvelle série (juillet-décembre 1912)

N^{os} 7-8. -- Juillet-Août 1912

	Pages
PAUL PELLIOT : Les Influences Iraniennes en Asie centrale et en Extrême-Orient.	1
L ^t COL. BONIFACY : Les Mines de la province de Tuyên quang (Extrait d'une Monographie)	16
R. GRAYSSAC : Essai sur la vie et l'œuvre de Jules Boissière.	24
A. BRÉBION : Plants et planteurs cochinchinois.	60

Variétés :

JEANNE LEUBA : Le Pélerinage de Sept-Pagodes.	67
A. MEYNARD : Dans l'Inde.	80

Notes et documents :

Un important discours de M. SARRAUT à la Chambre de Commerce de Saigon.	90
Discours de M. DESTENAY, à la séance d'ouverture du Conseil Colonial.	96

N^o 9. — Septembre 1912

A. CABATON : Les Malais de l'Indochine française (Mœurs et coutumes).	161
C ^t MAROIX : Notice sur l'Armée des Indes anglaises.	172
A. MAYBON : Sur l'Art indochinois	195
G. CORDIER : Croyances populaires du Yunnan (<i>suite</i>).	198
Cl. VISDELOU : Description du Royaume du Laos et des pays voisins en 1687.	205
V. BARBIER : La complainte du petit père	207

Variétés :

J. MARQUET : De la rizière à la montagne.	209
---	-----

Notes et documents :

J. CHAILLEY : L'Emprunt indochinois	222
METTETAL : Vœux présentés au Congrès National pour le développement du commerce extérieur	225
D ^r CHABANÈIX : La défense contre la peste pulmonaire dans la province de Petchili.	226

N° 10. — Octobre 1912

CAPNE BAULMONT : Les Compagnies franches de la Marine (1671-1761).	285
P. REY : Le Salon de la Société des Beaux-Arts de Cochinchine.	295
TRINQUET : Essai de vocabulaire français-moï-karé.	309
J. MARQUET : De la rizière à la montagne.	318
E. MÉNETRIER : Les Fêtes du Tang-tok à Pnom-penh.	354

Notes et documents :

Dr CHABANEIX : La défense contre la peste pulmonaire dans la province de Petchili (<i>suite et fin</i>).	346
Comité Boissière	355

N° 11. — Novembre 1912

Dr A. GAUDUCHEAU : Quelques microbes utiles du Tonkin.	381
E. CHASSIGNEUX : L'irrigation dans le Delta.	394
TRINQUET : Essai de vocabulaire français-moï-karé.	417
CAPNE BAULMONT : Les Compagnies franches de la Marine (1671-1761) (<i>suite et fin</i>).	428
J. MARQUET : De la rizière à la montagne.	446

Notes et documents :

E. BARGEON : La langue française dans le monde.	459
DE SAINT-SAUVEUR : L'activité française à Java	462
L'organisation du Tourisme aux Indes néerlandaises.	464
La fondation Lucien de Reinach.	466

N° 12. — Décembre 1912

P. A. LAPICQUE : Sur le Haut Yang-tseu.	491
HENRI GOURDON : L'Enseignement européen à Shanghai.	509
MARQUET : De la rizière à la montagne IV	521

Notes et documents :

LI HUNG CHANG : Extraits de son Journal.	551
--	-----

LES FÊTES DU TANG-TOK A PNOM-PENH

Les fêtes du *Tang-tok* ont lieu tous les ans à Phnom-penh à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi. Elles ont revêtu cette année un caractère plus solennel que de coutume à cause de leur durée exceptionnelle, de la présence du Gouverneur général de l'Indochine dans la capitale du royaume Khmer et de l'inauguration d'une magnifique salle de fêtes offerte au Roi par le Protectorat. En temps ordinaire, le *Tang-tok* dure trois jours, mais cette année-ci étant l'année du *Rat* (Chût), dans laquelle Sa Majesté est née, les fêtes se sont prolongées pendant plus d'une semaine. Le cycle des années, au Cambodge, est comme on sait, duodénaire et chaque année porte le nom d'un animal. Tous les douze ans, par conséquent, l'année du Rat revient et on commémore doublement la naissance royale.

Les fêtes de 1912, à l'occasion du 73^e anniversaire, ont commencé le jeudi 8^e jour de la lune décroissante du mois de Srap, correspondant au 5 septembre et se sont terminées le 1^{er} jour de la lune croissante du mois de Photrabet, c'est-à-dire le 12 septembre.

Dès la veille, les rues qui conduisent au Palais sont magnifiquement décorées de verdure et pavoisées ; elles sont bordées de nombreuses baraques où on a installé des restaurants et des jeux divers.

L'intérieur du Palais offre un aspect de propreté-inaccoutumé. Tout autour du mur d'enceinte, sous des portiques, se trouvent les expositions qui ont donné leur nom à la fête (Tang = exposer ; tok = table) ; elles sont faites par les ministres, les bonzes et les fonctionnaires des provinces et se ressemblent toutes : c'est un étalage de luminaires des plus variés : lampes, candélabres, photophores, d'objets qui viennent d'un peu partout. Puis voisinent sans se gêner des pendules d'origine française ou allemande, des statuetstes chinoises ou japonaises, des fleurs artificielles, des objets d'art cambodgiens. Les éléments de ces expositions sont ainsi très disparates. Rien de plus étrangement disparate d'ailleurs que ce ramassis de trésors où l'on trouve à côté de bibelots riches ou jolis des brimborions sans valeur. Il arrive qu'un éléphant en carton à tête mobile, réclame du papier à cigarettes « Le Nil », trône à la place d'honneur. Faisant contraste avec la banalité et la brocante ordinaire, voici quelques expositions originales : une série d'animaux en argent ciselé, appartenant au premier ministre ; des arbres nains, des meubles d'ébène incrustés de nacre, plaqués de marbre, des animaux mythologiques en bois sculpté. Le Gouverneur de Siemréap expose une

curieuse corne de buffle sauvage, naturellement emboulée. Le soir, tous ces éventaires sont illuminés à giorno et l'on voit de loin scintiller toute cette orfèvrerie que gardent jour et nuit des serviteurs.

Vers l'entrée du Palais, dans un bâtiment spécial, l'École royale des Arts décoratifs attire également de nombreux curieux dans son magasin de vente, qui offre des objets en or, en argent et en bronze : boîtes, poignées de cannes et de parapluies, bijoux et statuettes ciselées, etc..

Les fêtes officielles commencent le 5 septembre à 6 h. 1/2 du soir. Quatorze bonzes prient dans la Salle du Trône. Le Samdach Prea Moha Sangkréach, Chef suprême des bonzes, récite des prières pendant que le Roi allume la *bougie symbolique* (Tien Chéy), qui doit brûler pendant sept jours. Un veilleur, un vieux Bakou, est chargé de la rallumer au cas où elle s'éteindrait, ce qui serait signe de malheur pour la famille royale. C'est une bougie gigantesque qui a 1 m 55 de hauteur et 0 m 40 de diamètre. Il n'a pas fallu couler moins de 28 livres (néal) de cire (16 kg. 800) pour l'obtenir. Elle est placée dans un trône de bananier creusé et entourée d'une sorte de cage fermée avec des rideaux de mousseline. Trois fois par jour : le matin, à huit heures ; le soir, à six heures, puis à minuit, le veilleur coupe avec un ciseau le bananier qui dépasse la flamme par suite de la combustion de la cire. La cérémonie rituelle de l'allumage de la bougie symbolique ne dure guère plus d'une heure.

De huit heures du soir à minuit ont lieu les *danses royales* dans la salle dite Extérieure. Elles sont très suivies. Beaucoup d'indigènes viennent prendre place aux abords de la salle dès cinq heures du soir. Un groupe de femmes du Palais chantent l'histoire du prince Vongsovan, tirée du Ramayana, pendant que les jeunes danseuses, la figure couverte d'une épaisse couche de poudre blanche, le corps moulé dans des costumes magnifiquement brodés et tissés d'or, évoluent lentement avec une souplesse et une grâce remarquables. Une vieille femme, la maîtresse de danse, veille à ce que les danseuses ne commettent aucune faute. Malheur à celles qui se trompent : elles seront corrigées sévèrement. Peu à peu, les princes, les ministres, les hauts fonctionnaires arrivent et assistent, dans une salle spéciale, au spectacle qui ne prend fin qu'à minuit. Les petites danseuses se retirent et vont enfin se défaire de leurs lourds costumes qu'on a commencé à coudre sur leur corps dès cinq heures du soir. Voici l'histoire du prince Vongsovan, qui sera le thème des danses, chaque soir, jusqu'à la fin des fêtes.

« Le prince Vongsovan, accompagné de son frère adoptif Chansavat, quitte le royaume de Chantaly pour se mettre à la recherche de son épouse, la princesse Sacsanthan, qu'un géant lui a ravi pendant son sommeil. Il s'arrête dans les jardins du Roi des Oiseaux géants Arunapheac, et très galamment se transforme en Sarika (merle parleur) pour s'introduire auprès de la princesse Saokhon, fille du roi Arunapheac.

« Chaque nuit, pour la séduire, il prend sa forme naturelle, tandis que son frère adoptif, Chansavat, l'attend dans les jardins.

« Le Roi Arunaphéac, étonné de l'absence insolite de sa fille, la fait mander par ses gouvernantes et la confie à la garde de sa mère Réachana, avec défense de la laisser rentrer chez elle.

« Il envoie en observation la géante Kakhanayak, déguisée en princesse Saokhon, au château de celle-ci avec ordre de tuer, s'il se présente, l'amant de sa fille.

« Dans la nuit silencieuse, le merle amoureux, reprenant sa forme de beau prince, se rend comme d'habitude auprès de sa bien-aimée, ignorant le piège tendu.

« Kakhanayak reprend en le voyant sa forme de géante et l'attaque. Le prince Vongsovan frappe sur son arc ; il en sort un dragon qui capture Kakhanayak. Celle-ci est ligotée, puis délivrée sous condition de se rendre auprès du Roi Arunaphéac et de l'inviter à une rencontre armée.

« Le Roi Arunaphéac, rendu furieux par le défi porté, lève une armée. Les supplications de la Reine et de sa fille l'irritent ; il les frappe.

« Ses troupes attaquent Vongsovan et sont massacrées. Resté seul sur le champ de bataille, le Roi lutte en personne. Il est tué par son adversaire, mais donne naissance en mourant à une multitude de géants qui continuent le combat.

« Exténué de fatigue, Vongsovan se transforme en une bande d'aigles à tête de géant, qui le remplacent aussitôt dans le tumulte des armes, cependant qu'il se dirige, avec son frère, vers une piscine. Il s'y rencontre avec sa première femme Sacsanthan qui, après avoir tué son ravisseur, s'est déguisée en homme, et, sous le nom de Thnu-Sel (arc magique), s'est mise à la recherche de son mari.

« Celui-ci croit bien reconnaître son épouse, mais elle persiste à dire qu'elle est homme. Vongsovan lui demande d'être son frère cadet et l'emmène pour l'aider à combattre Arunaphéac qui fuit vaincu, atteint de la bague lancée contre lui par Thnu-Sel.

« Vongsovan et Thnu-Sel, accompagnés de Chansavat, rentrent victorieux dans le royaume d'Arunaphéac et reprennent leur vie joyeuse avec la belle Saokhon. »

6 septembre, 9 heures du matin. — Repas des bonzes. La salle du Trône s'emplit peu à peu de fonctionnaires de la capitale et des provinces, en grand uniforme, chamarrés et décorés. Dans le fond de la salle, vers le Trône, la foule des Bakous est agenouillée, silencieuse.

Une épée (Prea-Sèng), insigne royal, est à la place réservée à Sa Majesté ; contrairement à une opinion très courante, ce n'est pas l'épée sacrée (Prea-Khan), qui ne sort que très rarement du local où elle est gardée jour et nuit par les Bakous. Deux princes, en costume national, puis les ministres, arrivent ; ils prennent place au milieu de la salle, en tête des fonctionnaires, et se prosternent. Bientôt quatorze bonzes font leur entrée, leurs éventails à la main. Ils s'assoient entre les Bakous et le groupe des fonctionnaires, tous du même côté et sur une seule ligne, marquée par une grosse corde entourée d'étoffe blanche. Des pages (maha lek) apportent de toutes parts des plateaux où sont disposés

quantité de mets. Le Chef des bonzes présents commence les prières ; tout le monde a les mains jointes ; c'est le recueillement le plus complet ; au nom de Bouddha, toutes les têtes s'inclinent ; à la fin de chaque prière, chacun se prosterne. Une moment de répit, puis une nouvelle prière commence. Le silence est impressionnant et ces psalmodies, évoquent l'impression d'une cérémonie liturgique dans quelque église ou quelque temple. Un coup sec sur un gong. Les prières sont finies. Un des princes s'avance et, avec une bouche en argent, puise du riz dans un grand récipient également en argent pour le verser dans les sébilles (bat) des bonzes. C'est ensuite le tour du second prince, puis des ministres.

Des pages, en rampant, vont s'agenouiller devant les bonzes, en approchant d'eux les plateaux.

Avant de manger, les saints personnages couvrent leur visage de leurs éventails et récitent de nouvelles oraisons, puis le repas commence. Chacun a son plateau, son bol de riz, une cuiller, et une fourchette. Les fonctionnaires se retirent par petits groupes et en silence. Les serviteurs épient les moindres gestes des bonzes et pour prévenir leurs désirs, s'il leur manque quelque chose. Tout à coup le son du piano cambodgien se fait entendre dans le fond de la salle du Trône, dans un endroit séparé du reste de la salle par un épais rideau et réservé aux femmes du Roi. Ce sont ces dernières qui se mettent à chanter les mérites de leur Souverain et Maître, en s'accompagnant sur des instruments de musique et surtout d'instruments à corde qu'on ne rencontre pas dans les orchestres ordinaires, c'est la musique *Mohori*, réservée à ces cérémonies.

Onze heures. Le repas est fini. De nouvelles prières, et les bonzes se retirent. La musique cesse de se faire entendre. La salle se vide et le vieux Bakou reste seul, assis mélancoliquement près de la bougie symbolique.

Toute la journée, à l'extérieur du Palais, les danseurs *Khol* donnent, à leur tour, des représentations en plein air. Quelques chaises et quelques bancs pour les privilégiés sous un abri en paillette, voilà le théâtre. Les acteurs, gens du peuple mal vêtus, sont de véritables clowns. La pièce jouée se compose de scènes burlesques qui font éclater les rires d'une foule nombreuse venue de partout.

6 heures du soir. Les prières. Quatorze nouveaux bonzes entrent dans la salle du Trône. On leur distribue des vêtements. Ils sortent et reviennent peu après vêtus des chipor (langoutis) offerts par le Roi. A un bout de la salle, Sa Majesté, assise sur une natte et vêtue du costume national, fume tranquillement. Les Bakous l'entourent. En face des bonzes, ses aides de camp se tiennent debout. Les fonctionnaires sont, comme ce matin, massés à l'entrée. Un signal sur une plaque de cuivre et le plus ancien des bonzes présents commence des prières en sanscrit, incompréhensibles pour le profane, mais qui ont toute le même objet : attirer la bénédiction de Bouddha sur la personne du Roi. Le Souverain a près de lui un petit enfant, son petit-fils, son Benjamin qui tourne

vers le vieillard presque aveugle (1) son sourire naïf et touchant : touchante image des deux extrêmes de la vie. Quelques Français assistent à cette cérémonie très intéressante, qui dure à peu près une heure. Vers sept heures, tout est terminé et la foule des assistants s'écoule silencieuse.

9 heures du soir. Les danses à l'intérieur du Palais recommencent pendant qu'on tire un feu d'artifice.

A 10 heures, une soixantaine de prêtres chams sont réunis dans la salle du Trône et, à leur tour, récitent des prières pour le bonheur, la longévité et la prospérité du Roi.

Samedi 7, dimanche 8 et lundi 9, mêmes fêtes et mêmes cérémonies que le second jour. Le nombre des bonzes officiants est fixé à douze, puis à 11 par jour, de manière à faire participer au total 74 bonzes aux prières, nombre qui correspond aux soixante-treize années de Sa Majesté, augmenté d'une unité en signe de longévité.

Le soir, dîner offert aux princes, ministres, mandarins et gouverneurs.

Mardi 10 septembre. Mêmes festivités. A 2 heures de l'après-midi, à l'intérieur du Palais Royal, a lieu la cérémonie du *Bain de Sa Majesté*. Personne n'y peut assister, à l'exception des Bakous et des bonzes qui récitent des prières. A l'issue de la cérémonie, on entend une salve de 21 coups de canon.

A 4 heures, tous les fonctionnaires et colons français et tous les fonctionnaires cambodgiens, en tenue de cérémonie, sont rassemblés dans la salle du Trône ou aux abords. Les clairons sonnent aux champs. La musique royale joue la Marseillaise. Le Gouverneur général de l'Indochine, le Résident supérieur au Cambodge pénètrent dans la salle du Trône. Le roi se lève. Il est entouré des ministres et de ses aides de camp. Le Chef de la Colonie s'approche, salue le Roi et, d'une voix pénétrée, prononce l'allocution suivante :

« Sire,

Le Chef de l'Etat français et le Gouvernement de la République m'ont chargé de porter à Votre Majesté l'expression cordiale et sincère des vœux qui sont formés pour Elle, pour le bonheur de sa personne et pour la prospérité de son règne par la grande nation amie et protectrice que j'ai l'honneur de représenter.

Unie au noble peuple cambodgien dans une même pensée de confiance et de haute affection pour son souverain vénérable, la France salue avec joie l'heureux anniversaire dont l'aurore nouvelle se lève sur l'existence de Votre Majesté, apportant une fois de plus la promesse féconde de cette continuité d'effort, de

(1) Nos lecteurs savent que peu après les fêtes, S. M. Sisowath qui était atteinte de la cataracte, a été opérée à Saigon par M. le professeur Truc, venu exprès de France. L'opération a admirablement réussi.

collaboration et de concorde qui associe, depuis tant d'années, pour le plus favorable cours des destinées de ce pays, l'autorité de son monarque à l'action du Protectorat.

Sire, vous célébrez le retour de la date natale au milieu de l'allégresse et de l'affection de tous vos sujets. De tous les points de votre royaume, les fils de la race Khmer vous adressent l'hommage de leur reconnaissance fidèle. Ils savent ce que vous avez fait pour eux et montrent qu'ils ne l'oublient pas.

Ils savent que, pénétré des devoirs de votre haute mission, vous n'avez point cessé de travailler à leur bonheur, que vous avez grandi le nom de votre peuple, accru son influence, élargi son domaine, ouvert son territoire ainsi que sa pensée à la pacifique et généreuse invasion de la science et du progrès modernes, et qu'ainsi, sous votre règne fertile vos sujets ont pu recevoir les bienfaits de la civilisation que leur tendait, selon votre noble désir, le geste fraternel de la France tutélaire.

Majesté, vous êtes un bon Roi et vous êtes un Roi heureux. Vous avez établi votre Trône sur l'assise la plus solide et la plus durable, l'amour de vos sujets. Pour les Rois comme pour les autres hommes, et pour ceux qui gouvernent plus encore que pour ceux qui n'ont pas la charge du pouvoir suprême, la grande force souveraine, ce n'est point d'être puissant et redouté, c'est d'être aimé. Cette force qui défie l'obstacle et brave fièrement l'inconnu de la destinée, vous l'avez tout entière, Sire, vous qui par la justice et la bonté généreuse avez conquis à jamais le cœur de votre peuple fidèle.

Et c'est pourquoi, tant en mon nom qu'au nom du peuple français, je voudrais ajouter à l'hommage que je vous apporte un souhait pour l'accomplissement duquel vos sujets et la France amie confondent les vœux ardents d'une même et grande espérance.

Majesté, il y a 73 ans, vos yeux pour la première fois s'ouvraient à la lumière! Et voici que l'heure s'approche où, tandis que vibreront encore les échos de la fête anniversaire, votre regard voilé d'une ténèbre passagère doit se rouvrir encore à la splendeur du jour. De la grande nation lointaine qui vous protège ici de son égide, un maître de la science est parti pour venir vers vous. La France, dont le génie est de répandre partout des rayons et qui poursuit ainsi son apostolat lumineux parmi le peuple, va poser maintenant son geste de clarté sur le visage auguste et obscur de son Roi!

Puisse, Majesté, la ferveur profonde de nos vœux, de nos désirs et de nos espérances favoriser l'effet du miracle moderne. Et que l'heure sonne bientôt où, dans la joie infinie du soleil enfin retrouvé, vos yeux contemplant partout ici les résultats féconds et bienfaisants de l'amitié cordiale de la France et du Cambodge. »

Le Roi répond en ces termes traduits en français par S. E. Thiounn, ministre du Palais :

« Monsieur le Gouverneur général,
Monsieur le Résident supérieur,

C'est pour moi un très grand plaisir et un très grand honneur que de recevoir aujourd'hui dans cette salle du Trône des rois du Cambodge, et cela à l'occasion de ma fête anniversaire, le très haut Délégué du Gouvernement de la République française en Indochine et le Représentant du Protectorat au Cambodge, entourés de leurs collaborateurs, que je suis heureux de revoir dans cette réunion solennelle.

Encore aujourd'hui sous le charme de l'accueil si cordial que vous avez bien voulu me réserver tout récemment à Saïgon, il m'est infiniment agréable, M. le Gouverneur général, de vous souhaiter la bienvenue dans ma capitale du Cambodge et de vous remercier des paroles si chaleureuses que vous venez de m'adresser et qui me touchent, veuillez le croire, très profondément. Elles définissent en effet les sentiments de haute bienveillance que votre très noble Nation et vous même, M. le Gouverneur général, professez pour mon Royaume et pour ma personne et elles sont de plus un éloquent commentaire des grands bienfaits du Gouvernement protecteur à notre égard.

J'ai grand plaisir à vous exprimer à mon tour mes souhaits les meilleurs pour vous, M. le Gouverneur général, pour vous, M. le Secrétaire général, pour vous aussi, mon cher Résident supérieur, et pour tous vos collaborateurs et notamment MM. les Résidents dont le concours vous a été si précieux pour aider au développement de mon Royaume et au bien-être de mon peuple.

Aussi j'ai grand plaisir à vous adresser mes vifs remerciements pour les vœux que vous venez de formuler, qui me touchent d'une façon toute particulière, et à vous exprimer ma reconnaissance pour votre visite qui vient affirmer à tous l'intérêt que vous portez au Cambodge et dont les heureux résultats ne peuvent manquer d'être des plus féconds.

Je vous prie, M. le Gouverneur général, d'avoir une fois de plus la ferme conviction que toutes nos aspirations, grâce aux sages conseils de notre sympathique Résident supérieur, aux brillantes qualités duquel je me plais à rendre un hommage public, se porteront toujours comme par le passé vers le Progrès et le grand Génie de votre beau et glorieux pays de France que nous considérons comme notre vraie mère et à laquelle je souhaite de continuer à occuper encore, à occuper toujours le premier rang dans le concert des nations européennes chaque fois qu'il faudra faire entendre la voix de la Justice, la voix de l'Humanité et aussi la voix de la Générosité.

Je vous demande enfin, Monsieur le Gouverneur général, de faire agréer par M. le Président de la République, M. le Ministre des Colonies et MM. les Membres du Gouvernement, en même temps que tous mes remerciements, les vœux que je formule pour leur personne et pour la grande nation qu'ils représentent.

Vive la France !

Vive le Cambodge ! »

Puis les présentations ont lieu. Tous les Français vont présenter leurs souhaits de longévité au Roi qui, toujours souriant, adresse un mot aimable à chacun.

C'est ensuite le tour des fonctionnaires cambodgiens. L'Oknha Maha Montrei, Directeur du Protocole, prononce une allocution pour assurer le Roi de la fidélité de tous ses sujets et lui présenter leurs vœux de longévité. Le Roi remercie.

C'est ensuite l'inauguration de la nouvelle salle des Fêtes. A 5 heures Sa Majesté fait son entrée, entre le Gouverneur général et le Résident supérieur. La salle qui est bâtie dans le plus pur style cambodgien et dont le plafond s'orne de très belles peintures khmer dues au pinceau de M. Lamorte, est pleine d'une brillante assistance. M. le Résident supérieur Outrey fait alors remise du monument au Roi en ces termes :

« Sire,

J'éprouve un très grand plaisir et un très grand honneur, je vous assure, à pouvoir vous faire remise de cette Salle de Réception qui doit vous permettre aux jours de fête de recevoir en votre Palais et dans un cadre digne de votre Majesté les hauts fonctionnaires, les princes, les hauts dignitaires de votre Royaume et la colonie européenne toujours heureuse de répondre aux invitations auxquelles vous la conviez.

Depuis l'époque déjà lointaine de l'édification du Pavillon de fer, souvenir de l'exposition de 1867, aucun local de réception n'avait été édifié dans l'enceinte de votre Palais. Il devenait donc nécessaire pour donner à vos réceptions tout le faste dont vous vous plaisez à les entourer, d'édifier cette construction. Vous en aviez maintes fois, Majesté, manifesté le désir, notamment lors de ma prise de service et lors de la visite qui vous fut faite par M. le Gouverneur général lorsqu'il vint vous saluer en novembre dernier au Cambodge. Aussi j'éprouve un véritable sentiment de reconnaissance vis-à-vis de M. le Gouverneur général Sarraut qui, se rendant compte de la nécessité de cette Salle de Réception, a bien voulu me donner les moyens de la faire construire, me recommandant de conserver à ses formes extérieures les lignes et les silhouettes des belles constructions cambodgiennes qui contribuent à donner à votre Royaume un cachet particulier d'élégance et d'esthétique.

Nous nous sommes efforcés, Majesté, de respecter ce désir dont nous aurions voulu pouvoir tenir compte d'une façon encore plus complète et voici ce qu'il nous a été possible d'exécuter.

Vous ne manquerez pas tout à l'heure, Majesté, en répondant à mes paroles de m'attribuer tous les mérites de cette construction. Vous me permettrez donc par avance de vous dire qu'il faut tout d'abord adresser vos éloges aux distingués entrepreneurs MM. Richaud et Papa, les introducteurs de la construction

en ciment armé en Cochinchine et au Cambodge et aussi à cet admirable artiste, M. Lamorte, ancien élève de Carpezat, qui a été lui aussi le véritable introducteur de notre art décoratif en ce pays.

Je ne saurais non plus oublier de signaler à Votre Majesté le nom de l'architecte cambodgien de votre Palais qui a été le dessinateur et l'exécuteur de tous les motifs sculptés qui ornent si élégamment les façades extérieures de ce joli bâtiment.

A côté de ceux qui ont conçu et dirigé les travaux, il importe de rappeler les noms des modestes travailleurs qui, nuit et jour, sur les chantiers, les ont dirigés avec une rare activité : M. Donval, mort à la peine au cours des travaux dont je rappelle ici le souvenir avec émotion, M. Mignucci qui l'a remplacé et qui a voulu que la disparition de son collègue qui désorganisait les chantiers n'apportât pas un retard à l'achèvement du travail dans les délais voulus, et enfin M. Baraffitte, employé de la Société d'Electricité, qui a assumé la tâche d'embraser dans la nuit cette élégante construction et de la faire apparaître à nos yeux éclairée de mille feux.

Il importe aussi de rappeler que si cette construction a été exécutée avec une rapidité vraiment surprenante, puisqu'elle a nécessité à peine cinq mois de travail, c'est parce qu'elle a été l'objet des incessantes préoccupations de MM. les ingénieurs en chef Cazenave et Tessarech, de son Excellence M. Thiounn, Ministre du Palais et de M. l'architecte Sauton qui ont droit à une très grande part des éloges que vous allez m'adresser tout à l'heure.

Puisse en tout cas, cette Salle de Réception construite avec la seule prétention de satisfaire à un de vos désirs, être le point de départ de la restauration complète du Palais des Rois du Cambodge et puisse votre règne avoir l'honneur de la voir se réaliser pour que les siècles futurs puissent proclamer que le règne de S. M. Sisowath a correspondu à une ère de restauration qui s'est poursuivie non seulement à Angkor, la grande et vieille capitale, mais également à Phnompenh, la capitale actuelle du Cambodge.

Vive le Cambodge !

Vive la France ! »

Le Roi accepte le monument. Il exprime ses remerciements d'autant plus vifs qu'il a été frappé du zèle, grâce auquel le bâtiment a pu être prêt pour son anniversaire. Il adresse des remerciements particuliers à tous les ouvriers de l'œuvre et exprime le désir de voir réédifier ainsi tous les édifices du Palais Royal — qui sont en bois, comme on le sait — dans une matière plus durable, afin de transmettre aux générations futures le souvenir de son règne et des bienfaits du Protectorat.

Mercredi, mêmes cérémonies que les jours précédents, moins les prières et le diner des mandarins. Le soir, banquet offert par Sa Majesté au Gouverneur

général et au Résident supérieur, auquel assistent également de nombreux hauts fonctionnaires français et cambodgiens. A la fin du banquet, le Roi et le Gouverneur général échangent des toasts, empreints de la plus grande sympathie. Puis a lieu une grande soirée de gala offerte à la colonie européenne : mêmes danses cambodgiennes que les jours précédents.

Jeudi, 9 heures du matin. C'est la cérémonie de l'eau du serment dans la Pagode d'argent. Dès 8 heures, la foule des fonctionnaires cambodgiens se presse sur le parvis de la pagode. A 9 heures, les ministres et les hauts mandarins de la capitale, vêtus de vêtements nationaux, tissés d'or, font leur entrée. Les fonctionnaires les suivent à l'intérieur de l'édifice, où de petites jarres pleines d'eau sont disposées sur deux rangées. Pendant trois jours, des bonzes sont venus bénir cette eau qui est l'eau du serment (tük sambât). Des Bakous la remuent maintenant avec des glaives sacrés pour montrer que celui qui boira de cette eau et trahira le Roi, périra par ces armes. Un de ces glaives a plus de 800 ans et a vu 52 règnes. Il appartient au Sdach Trasak paëm (le Roi aux concombres sucrés) qui s'en servit pour tuer le roi régnant qu'il avait surpris à lui voler ses précieux concombres, et dont il fut le successeur.

Les alak (secrétaires royaux) lisent la formule du serment (Sacha pranithéan) devant les dignitaires, réunis par groupes de 4 ou 5, à l'exception des fonctionnaires chrétiens. La voici, telle que tous la répètent à tour de rôle :

« Moi, esclave de vos pieds sacrés, de Bouddha, de la religion et des bonzes, gouverneur (Balat ou fonctionnaires) de la province de , je jure devant la statue de Bouddha, sur ses restes sacrés, sur la triple Corbeille, devant les bonzes et les Saints, de servir seule Votre Majesté, Maîtresse du Cambodge et des Existences, et de Lui être dévoué corps et âme.

Si je trahis Votre Majesté et si je ne tiens pas mon serment ;

Si je conspire contre Votre Majesté avec un roi étranger ou des étrangers ; si, en outre, je vois de mes propres yeux quelqu'un qui cherche à trahir Votre Majesté ou si je l'entends de mes propres oreilles et si, par manque de dévouement, par pitié, par crainte ou par amitié, je n'en informe pas ou n'en fasse pas informer Votre Majesté ;

Si des ennemis lèvent une armée pour venir envahir le royaume de Votre Majesté et si je m'esquive ou tâche de dissuader le peuple de soutenir la lutte ;
Je commettrai un crime de lèse-majesté.

A partir du moment où j'ai fait ce serment, mon dévouement et ma fidélité à Votre Majesté s'affirmeront à tous les instants pour ne cesser qu'à la mort. Je ne songerai jamais à me rendre coupable d'un des crimes que je viens d'énumérer. Si je viole mon serment, que les génies tutélaires des villages, des arbres, de l'air, que les esprits, le Chatloukbal, l'Athaloukbal, le Tosaloukbal (1),

(1) Gardiens célestes des quatre parties du monde.

que tous les génies, quels qu'ils soient, qui sont tout-puissants, me détruisent avec des armes, avec des flèches, par la foudre ; que les animaux qui vivent sur la terre et dans l'eau me torturent jusqu'à ce que je meure ; que je ne renaisse pas après ma mort ; que, de plus, Votre Majesté, Maîtresse des Existences, me fasse couper la tête, fendre la poitrine, empaler ; que je tombe en enfer pour y rester des milliers d'années ; que je ne voie plus ni Bouddha, ni les Bonzes et que je n'entende plus les prières.

Maintenant je bois l'eau du serment qui a été agitée avec les armes sacrées. Si, par la suite, je trahis Votre Majesté, que cette eau m'empoisonne, que je sois atteint des 96 maladies que peut contracter l'homme, qu'on m'inflige les 32 châtiments prévus par les lois divine et humaine, que je sois victime des 25 calamités qui peuvent affliger l'humanité et que je meure prématurément dans des douleurs atroces, aux yeux de tout le monde et sans pouvoir réaliser mes désirs.

Si je reste fidèle à Votre Majesté, fasse le ciel au contraire que je puisse voir Bouddha et les Bonzes qui me protégeront contre les passions de ce monde et exauceront tous mes vœux. Quand je renaîtrai, que le malheur et la maladie m'épargnent, que je sois considéré, riche, heureux, que je vive longtemps et que je meure, comme si je devais m'endormir, pour ne me réveiller qu'au Paradis, Séjour des Bienheureux (1) ».

La formule lue, tous les notables présents boivent l'eau du serment et même la versent sur leur tête. Puis les princes, toute la famille royale boivent à leur tour dans la salle du Trône. Les femmes du Roi doivent également satisfaire à cette obligation et jurer fidélité à leur auguste Epoux, dans la salle qui leur est réservée.

A l'issue de la cérémonie, le Roi fait offrir des sampots à tous les fonctionnaires cambodgiens qui ont assisté aux fêtes.

A 5 h. 1/2 du soir, c'est la cérémonie de *l'extinction de la bougie symbolique* (Tien chéy). Les ministres, mandarins, gouverneurs et les 74 bonzes qui ont récité des prières durant les fêtes, sont rassemblés dans la salle du Trône et attendent le Roi qui arrive bientôt, accompagné de ses aides de camp. Sa Majesté se prosterne devant le Chef suprême des bonzes (Samdach Prea Sangkréach) qui se tient debout près de la bougie. La musique siamoise se fait entendre. Le Pape des bonzes récite une courte prière que le Roi répète. Puis il éteint la bougie en étouffant la flamme avec des feuilles de bétel. Un prince la rallume, on l'éteint de nouveau à trois reprises différentes. Les bakous font résonner leurs gongs pour appeler le bonheur sur le Maître des Existences que les 74 bonzes bénissent. Puis les gouverneurs offrent à ces derniers les présents

(1) Cette formule diffère de celle que prononcent les fonctionnaires cambodgiens lorsqu'ils prêtent serment au moment de leur entrée en fonctions.

que Sa Majesté leur destine et qui ont été disposés dans la salle du Trône. Ce sont, pour chacun, un éventail, un parasol, une paire de sandales, une théière, un paquet de thé, une boîte de sucre, un paquet de bâchettes odoriférantes, un photophore et des bougies françaises. Au cours des cérémonies rituelles du soir, les bonzes ont reçu des langoutis (chipor) de soie offerts également par le Roi.

Les fêtes sont maintenant terminées. Les expositions se dégarnissent. La foule se retire. Et le lendemain, les cours immenses du Palais ne renferment plus, au lieu de la cohue qui remplissait les vastes bâtiments, que quelques ouvriers occupés à enlever les derniers drapeaux et les derniers objets des éventaires. Les hôtes habituels et les serviteurs de la Cour circulent lentement dans les allées désertes, avec, semble-t-il, quelque nostalgie de ces réjouissances si rares et si vite évanouies.

E. MÉNÉTRIER.
